L’utopie sous presse

# Éditer l’espéranto en France (1897-1939)

par

Thomas CREUSOT

diplômé de master

Introduction

Si Umberto Eco a pu écrire que « l’histoire des langues parfaites est l’histoire d’une utopie, ainsi que d’une série de faillites », il convient de se garder du piège d’une vision rétrospective qui ferait de l’espéranto un projet velléitaire condamné d’avance à l’échec. Au contraire, les années 1880-1939, durant lesquelles fleurissent d’innombrables projets de langue internationale auxiliaire, voient les modalités de la communication internationale faire l’objet de débats concrets, qui mobilisent scientifiques et intellectuels. C’est dans ce contexte que le docteur Ludwik Lejzer Zamenhof (1859-1917) publie en 1887, à Varsovie, son projet de langue universelle, dans une brochure en russe, immédiatement suivie de traductions, notamment en français, conçues par Zamenhof lui-même.

Dès les premières années du xxe siècle, c’est en France que l’espéranto connaît l’essor le plus vigoureux. Jusqu’à la fin des années 1930, l’Hexagone est le pays qui imprime le plus dans la langue universelle. Naissant dans un contexte général d’explosion de la production imprimée, l’espéranto trouve ainsi dans l’activité éditoriale à la fois la possibilité de sa manifestation en tant que langue et une tribune pour la promotion de l’espérantisme et du projet idéologique qui le sous-tend, dont les contours exacts sont alors l’objet de fiévreuses controverses.

À la fois défense et illustration de l’espéranto, cette production éditoriale variée, dès ses débuts en 1897 – année de parution du Manuel de Louis de Beaufront, par lequel la langue de Zamenhof pénètre en France à une échelle bien plus large que ce qu’avaient jusqu’alors permis les seules relations interpersonnelles –, comprend monographies, périodiques et ephemera. Si l’espéranto s’invente alors comme un objet éditorial, sa singularité reste à saisir. Les modes de production de l’imprimé doivent en effet composer avec les enjeux propres à l’édition et à la publication d’une langue qui, tout à la fois, possède une dimension transnationale, est encore en cours d’élaboration et est engagée dans la conquête de nouveaux locuteurs.

Sources

Les principaux titres de périodiques en espéranto publiés en France constituent la ressource la plus riche pour appréhender ce paysage éditorial. Parmi les fonds conservés à la Bibliothèque nationale de France, à l’Österreichische Nationalbibliothek et à la bibliothèque historique d’Espéranto-France, se dégage un ensemble de seize titres majeurs de presse, qui, par leur ambition généraliste, forment une source de première importance. S’y ajoute un second groupe de revues, formé de dix-neuf titres, qui, du fait d’une diffusion plus restreinte, d’une brève durée de vie ou d’un niveau élevé de spécialisation, n’éclairent qu’un pan du champ éditorial espérantiste. Enfin, une trentaine de titres marginaux et conservés de manière très lacunaire complètent le tout.

La presse espérantiste, jointe aux catalogues figurant dans les ouvrages en espéranto, permet également de renseigner l’activité de douze sociétés d’édition espérantistes actives entre 1901 et 1939. Leurs politiques éditoriales sont en outre éclairées par les archives Hachette conservées à l’institut Mémoires de l’édition contemporaine, par la correspondance du mathématicien espérantiste Charles-Ange Laisant à l’Österreichische Nationalbibliothek, et par les archives d’Alfred Michaux, organisateur du premier congrès universel d’espéranto, que conserve la bibliothèque d’agglomération de Saint-Omer. Enfin, les éphémères et images conservés à Espéranto-France, à la Contemporaine, à la Bibliothèque historique de la Ville de Paris et au musée de l’Image d’Épinal complètent cette documentation.

## Première partie Construire et propager un objet éditorial : un espéranto neutre et pratique en quête d’institutionnalisation

### Chapitre premier Introduire et diffuser la langue : les débuts de l’édition de propagande

Bien que rédigé dix ans après la brochure fondatrice de Zamenhof, c’est bien au Manuel de Louis de Beaufront, paru en 1897, qu’il revient d’assurer la diffusion de la langue universelle en France. Cet ouvrage, édité chez Le Soudier, se présente à la fois comme un livre d’apprentissage et un support de propagande. S’écartant de l’esprit de l’ouvrage de Zamenhof, il élabore une certaine conception de l’espéranto, envisagé comme un outil neutre et commode, destiné à « l’homme civilisé d’instruction moyenne » et dont la valeur réside dans ses qualités grammaticales. Une telle conception trouve un écho favorable auprès du Touring Club de France, qui, sous l’action du mathématicien Carlo Bourlet, défend l’espéranto dans sa revue, organise des cours et édite un manuel pratique.

À Louis de Beaufront revient également la création d’une société de propagande, la Société pour la propagation de l’espéranto. Dès sa fondation, celle-ci se voit dotée d’une revue, L’Espérantiste, qui se propose à la fois de diffuser les progrès de la propagande et de fédérer les réseaux espérantistes français. Toutefois la qualité de la revue lui attire rapidement un public international. Servant durablement de modèle aux espérantistes du monde entier, elle assied l’ascendant français sur le mouvement. Beaufront y théorise en outre les deux fondements de l’édition de propagande espérantiste : une stricte neutralité idéologique et, alors que la langue est encore mal stabilisée, une inflexible fidélité aux premiers principes posés par Zamenhof.

### Chapitre II Un espéranto pratique, cosmopolite et bourgeois

Contre toute attente, Beaufront opte, en 1908, pour l’espéranto réformé, publié sous le nom d’ido. Privé de sa revue de propagande, le mouvement français est alors désarmé, au moment où il est en proie à des division internes. Les différentes revues de propagande qui se succèdent – et parfois se concurrencent – entre 1908 et 1933 révèlent les liens étroits entre les milieux espérantistes et les sphères commerciales et industrielles. Le modèle économique et culturel de diffusion de l’espéranto, débarrassé de l’idéalisme de Zamenhof, permet ainsi de nouer de fructueux partenariats avec des acteurs exogènes qui lui apportent visibilité, moyens financiers et ressources humaines.

Dans l’entre-deux-guerres, le soutien des chambres de commerce et l’intérêt des foires-expositions internationales contribuent à banaliser l’espéranto. Réduit à sa dimension neutre et pratique, celui-ci se hisse rapidement parmi les langues dans lesquelles les grands magasins déclinent leurs catalogues de vente, les foires leurs ephemera, l’imagerie Pellerin d’Épinal et les éditeurs d’annuaires et de codes télégraphiques leurs productions. Cristallisant les nouvelles attentes placées depuis les années 1880 dans l’apprentissage des langues étrangères, il se prête à merveille à l’application de la méthode directe. Apparaissent ainsi des supports didactiques privilégiant l’image et l’oralité, tandis que se multiplient les méthodes pratiques à destination des employés de bureau et des petits commerçants.

L’espéranto accompagne là l’essor de pratiques culturelles propres aux classes moyennes et supérieures urbaines, auxquelles il est destiné. C’est ainsi que Tra la mondo, revue illustrée fondée en 1905, est l’une des premières à envisager l’espéranto non plus comme son objet, mais comme un medium pour diffuser un contenu qui s’inspire ouvertement de celui de la presse magazine. Cette vision d’un espéranto cosmopolite est également à l’œuvre dans la série de guides touristiques (gvidfolioj) conçue en 1909 par l’Association espérantiste universelle, selon un modèle standardisé que chaque société affiliée est invitée à décliner à l’échelon local. Ce schéma éditorial procède d’un dialogue direct entre l’instance supranationale et un archipel de sociétés régionales. Syndicats d’initiative et sociétés commerciales amplifient cette dynamique en éditant eux-mêmes des guides. Enfin, ouvrages et périodiques consacrés à la philatélie, à la photographie et à la radio amateur contribuent à diffuser cette conception instrumentale de l’espéranto.

### Chapitre III Les tentatives d’édition officielle et centralisée

Quoique de manière tardive et incomplète, le mouvement espérantiste connaît à son tour un « tournant organisateur », tel que l’a mis en évidence Anne Rasmussen dans les mouvements à prétention internationale au tournant des xixe et xxe siècles. L’Esperantista Centra Oficejo, fondé à Paris en 1905, donne naissance à une production imprimée abondante qui opère selon les moyens de la diffusion scientifique, par le biais de bibliographies, de relevés statistiques, de nomenclatures. La bureaucratisation et la technicisation des comités directeurs du mouvement espérantiste se traduisent par un nombre croissant de rapports et de circulaires, qui constituent une abondante « documentation espérantiste ».

Cette édition officielle, méthodique et quantitative, se fonde sur une exigence de rationalité. Elle traduit le permanent désir des espérantistes de se dénombrer, de dresser un état des lieux, précisément chiffré, de leur mouvement, dans un contexte de rivalité entre les différents systèmes de langue internationale. Cette édition officielle à base supranationale est, ici encore, promue par les espérantistes français, qui confèrent leur propre conception de la langue à la ligne éditoriale de l’Oficiala Gazeto (Journal officiel), à la conception des Jarlibroj (Annuaires) et à la série d’ouvrages de propagande qui paraissent de 1914 à 1921 sous l’égide de la société des Amis de l’espéranto – autant d’organes localisés à Paris, cœur de l’édition espérantiste jusqu’en 1914.

## Deuxième partie Les voies de la légitimation : Hachette au centre du jeu

### Chapitre premier Un monopole pour l’espéranto ? L’aventure Hachette

Cette prééminence française est d’autant plus solide qu’elle peut compter dès 1901 sur le soutien de la puissante société Hachette. L’intérêt de Hachette pour l’espéranto trouve son origine autant dans une convergence d’intérêts personnels que dans la continuité d’une politique éditoriale attentive à toute innovation, en lien avec le monde universitaire – où l’espéranto trouve en France un soutien précoce –, et à la recherche de marchés étendus, en France comme à l’étranger. Par un système ingénieux – et contesté dès 1903 –, élaboré par Louis de Beaufront, Hachette contracte avec Zamenhof, qui devient une sorte de directeur de collection, approuvant ou non les ouvrages en espéranto qui lui sont soumis et pour lesquels Hachette tente de s’arroger le monopole.

Dans un second temps, Hachette s’assure une position de tête de pont de l’édition espérantiste européenne grâce à une série de contrats conclus entre 1903 et 1905 avec des éditeurs partenaires. L’entreprise traduit et diffuse ses best-sellers espérantistes et, surtout, monnaye son droit d’exclusivité sur les ouvrages approuvés. Reprise en main par Carlo Bourlet en 1903-1904, la collection s’étoffe rapidement au-delà des ouvrages d’apprentissage, multipliant les rééditions et ouvrant son catalogue à des auteurs étrangers. Elle se rapproche alors du paradigme de la « collection nationale » défini par Álvaro Ceballos Viro : un répertoire strictement délimité, homogénéisé par une série d’épitextes éditoriaux, où cohabitent productions originales et traductions de chefs-d’œuvre universels, et qui contribue à la normalisation de la langue.

Devant l’hostilité générale et les critiques d’enrichissement personnel, en réalité infondées, Zamenhof, après avoir tenté de justifier le système de l’approbation, l’abandonne en 1905. Il continue néanmoins à collaborer avec Hachette, dont le catalogue, comptant cent quarante-trois titres en 1914, fait toujours office de bibliothèque de référence pour les espérantistes du monde entier. Les années 1907 et 1908 sont une période charnière dans la politique de Hachette, qui restructure sa collection. Même si le volume des rééditions et des ouvrages inédits connaît une baisse sensible, Hachette poursuit son soutien à l’espéranto jusqu’en 1914, mettant l’accent sur la littérature originale et traduite, les lexiques et les dictionnaires.

### Chapitre II Contre Hachette : la Presa Esperantista Societo

En juillet 1904, la revue Lingvo internacia lance un appel à souscription pour la constitution d’une société par actions, la Presa Esperantista Societo (Société espérantiste d’imprimerie, PES). Celle-ci est officiellement constituée en janvier 1905 à Paris. S’imposant rapidement comme une structure de premier plan, éditant ses propres ouvrages et imprimant bon nombre de parutions en espéranto, elle devient un haut lieu de l’espérantisme, qui jouit d’un rayonnement international. Toutefois, une gestion hasardeuse la confronte à de graves difficultés financières, qui conduisent à la distinction entre la société éditrice, qui ne survit pas à la première guerre mondiale, et l’imprimerie, qui perdure jusqu’en 1938 sous le nom de Centra Presejo esperantista.

La PES se présente comme une alternative à Hachette. Reprenant le poncif du « monopoleur », qui accaparerait à son profit la langue universelle, elle dénonce le système de l’approbation comme inutile, inadapté à la croissance du nombre de locuteurs et nuisible à l’espéranto. Ce discours révèle l’ambiguïté propre à la nature de l’espéranto, à la fois langue – et, à ce titre, bien commun de ses locuteurs – et invention sur laquelle son créateur possède un droit de propriété intellectuelle. Par une politique éditoriale soutenue, la PES constitue en quelques années un catalogue qui se construit en miroir de la stratégie de Hachette. Sa volonté d’occuper le terrain linguistique conduit, par dictionnaires interposés, à un affrontement direct entre les deux maisons, dont l’enjeu est bien la maîtrise de l’édiction de la norme linguistique. Dotée d’une assise financière fragile, la PES s’épuise dans cette rivalité qui contribue à une intense activité lexicographique, trait distinctif de la période française de l’édition espérantiste.

### Chapitre III Une activité de publication de revues ambitieuse : une tentative de légitimation de l’espéranto ?

Suscitant l’intérêt de nombreux scientifiques, l’espéranto est essentiellement promu par des personnalités attachées à la vulgarisation, animant des revues où est diffusée, dès 1901, la langue de Zamenhof. Entre 1904 et 1906, Hachette édite une revue scientifique soutenue par un prestigieux comité de parrainage, Internacia Scienca Revuo. Celle-ci s’attache à équilibrer les traductions d’articles tirés de périodiques nationaux, essentiellement français, par des contributions originales où dominent les sciences appliquées. Multidisciplinaire et vulgarisatrice, mais destinée à un public averti, la revue se conçoit avant tout comme un laboratoire terminologique qui tente d’élaborer une langue transparente et univoque. À partir de 1908, c’est en fait l’ido, promu par la communauté scientifique, qui reprend cette ambition, entraînant, malgré quelques tentatives isolées, un net déclin de l’édition scientifique en espéranto.

C’est également grâce au soutien de Hachette que paraît, de 1906 à 1914, une autre revue, La Revuo. Dirigée par Bourlet avec la collaboration assidue de Zamenhof, elle reprend les codes de la revue littéraire de la Belle Époque. Malgré l’échec de son ambition de chroniquer l’activité culturelle européenne, elle s’impose comme le terrain d’expression privilégié des auteurs et traducteurs espérantistes. Le travail de traduction d’œuvres patrimoniales se révèle très proche du modèle suivi par les langues récemment codifiées des petites nations européennes – ainsi que de la stratégie contemporaine des promoteurs de l’hébreu moderne, qui font eux aussi de ce processus d’importation le corollaire d’une entreprise de construction de la langue. Si le canon littéraire européen est au centre de cette entreprise, on note des traductions de littératures marginales et de langues périphériques, notamment d’Europe centrale et orientale. Dialoguant de manière ambiguë avec la notion de génie national, la ligne éditoriale de La Revuo reprend la notion goethéenne de Weltliteratur, qui, selon Anne-Marie Thiesse, « accorde portée universelle à une œuvre si et seulement si elle est authentiquement nationale ».

## Troisième partie L’utopie sous pression : une édition engagée et polarisée, au risque de la marginalisation

### Chapitre premier Catholiques, pacifistes et révolutionnaires : « per esperanto » plutôt que « pro esperanto »

L’idéal de neutralité, défendu par Beaufront, est remis en question dès 1903 par un prêtre catholique, Émile Peltier, dont la revue Espero katolika entend répandre l’espéranto parmi les catholiques. Dès ses débuts, elle dispose de relais dans une dizaine de pays à travers le monde, contactés par l’intermédiaire des premiers réseaux de correspondance espérantophone. Malgré des débuts difficiles, l’activité inlassable de Peltier, la publicité que lui confèrent les congrès universels et le passage à une formule plus riche et attractive lui attirent un public croissant. Après le retrait de Peltier, malade, en 1908, la rédaction de la revue, désormais étroitement liée à une structure associative, opte définitivement pour un fonctionnement collégial et transnational. La revue se double également d’une modeste centrale d’édition, qui, de 1904 à 1914, publie quelques ouvrages liturgiques, mais aussi des essais dans la mouvance du catholicisme social.

À la confluence de réseaux pacifistes, socialistes et francs-maçons, Gaston Moch met à son tour l’espéranto au service d’une idéologie extérieure : le pacifisme. D’abord soutenue par l’Institut international de la paix, l’édition espérantiste pacifiste s’autonomise en 1905 par la création d’une société spécifique. Celle-ci lance une revue, Espero pacifista, et une collection d’ouvrages, la Libraro pacifisma. Y sont traduits les principaux militants du pacifisme juridique de la Belle Époque, qui trouvent un outil approprié dans un espéranto politiquement neutre, tel qu’il est alors promu par Louis de Beaufront. Concevant l’espéranto comme la « langue officielle du pacifisme », Moch considère ses traductions comme les versions « définitives » des ouvrages qu’il publie, faisant de l’éditeur espérantiste un défricheur visionnaire de l’avenir, dont l’action précipite l’avènement d’un ordre inéluctable. Ces ambitions sont rapidement douchées par la faible audience que connaît sa revue, en dépit de traductions soignées, ce qui entraîne sa disparition dès 1908.

Produit éditorial bourgeois, l’espéranto ne s’impose qu’avec lenteur auprès du public ouvrier. Fondée en 1906, l’association parisienne Paco-Libereco se fixe comme objectif prioritaire de combattre par l’imprimé le capitalisme et le militarisme, et lance à son tour revue et collection éditoriale. L’espéranto y est théorisé comme un outil de construction d’un discours médiatique alternatif, qui permet aux militants de disposer d’une vue d’ensemble de l’activité révolutionnaire. Fidèle à cette mission informative, l’association veille à représenter toutes les tendances de la lutte ouvrière, tout en manifestant une certaine sympathie pour les courants libertaires et anarchistes. Revue et brochures éditées par ses soins accordent en outre une place importante à l’illustration, faisant appel aux principaux dessinateurs anarchistes, dont certains, tels Jules Grandjouan et Ludovic-Rodo Pissarro, sont des soutiens actifs de l’espéranto. Enfin, de 1912 à 1914, un nouveau titre francophone, Le Travailleur espérantiste, cherche à fédérer les différentes tendances du mouvement ouvrier espérantiste français.

### Chapitre II Une langue pour tous, une revue pour chacun : un champ éditorial en voie d’éclatement

L’essor de la presse espérantiste coïncide avec l’éclatement de plusieurs conflits internes au mouvement. Dans ce contexte, les camps qui se constituent s’emparent de l’imprimé pour lancer arguments et insultes lors de virulentes campagnes de presse. Ces polémiques, souvent personnelles, laissent progressivement place à des oppositions politiques. Au moment où l’espéranto gagne les milieux ouvriers, les débats se cristallisent autour de la coexistence entre espérantismes « bourgeois » et « prolétaire ». La guerre aggrave encore ces fractures : l’édition d’une propagande antiallemande en espéranto, soutenue par un influent comité de parrainage, soulève notamment la question de l’emploi de la langue universelle à des fins nationalistes.

Très tôt, le mouvement est structuré par un dense réseau de groupes locaux, qui font paraître bulletins et brochures. La porosité avec les sphères industrielles et commerciales permet le financement de ces gazettes par le recours à la publicité. Ces modestes feuilles de liaison évoluent rapidement vers une formule plus étoffée, captant parfois un lectorat international. S’élabore ainsi un paysage multiscalaire, dans lequel l’espérantiste est invité à lire des revues internationales, nationales et locales. Des stratégies de cohabitation et de régulation de ce champ éditorial éclaté se mettent en place, par l’édiction de clauses de non-concurrence et par l’élaboration de systèmes d’abonnements conjoints. Parallèlement, face aux risques de dialectisation, les rédactions déclarent leur attachement aux principes fondamentaux de la langue. Institué garant de l’orthodoxie linguistique, l’éditeur assume ainsi la double fonction de miroir de l’usage dominant et de prescripteur d’usages nouveaux.

L’édition espérantiste s’apparente bien souvent à un sacerdoce. Malgré l’investissement bénévole des rédacteurs, mus par la passion et l’envie de faire vivre la langue, les équilibres financiers sont précaires : très rares sont les titres qui parviennent à s’autofinancer. Auteurs, traducteurs et rédacteurs en chef font part de leur découragement devant le manque de mobilisation des espérantistes. Ils rencontrent enfin un dernier obstacle dans la difficulté à se procurer les caractères permettant d’imprimer les lettres accentuées de l’alphabet espéranto. L’engagement de certains imprimeurs, notamment Paul Jobard, compense les retards et les surcoûts engendrés par le petit nombre d’imprimeries disposant de caractères accentués.

### Chapitre III Ambitions et déceptions de l’entre-deux-guerres : la domination du modèle coopératif

En 1924, Espero katolika est reprise par un autre prêtre français, Georges Ramboux. Celui-ci se lance dans une politique de montée en gamme de la revue, qui offre désormais une maquette très soignée et une correction linguistique irréprochable. Son contenu, jugé trop sérieux et théorique, ne lui permet cependant pas de fidéliser un lectorat suffisant pour maintenir son équilibre financier. Parallèlement, entre 1925 et 1929, la revue se dote d’une société d’édition coopérative, qui publie dix ouvrages, presque exclusivement des traductions laissant la part belle au genre romanesque. Pourtant, devant les difficultés à écouler ses stocks, celle-ci se voit contrainte de stopper prématurément son activité.

L’entre-deux-guerres marque au contraire un nouvel élan pour l’édition prolétaire. Eugène Lanti relance Le Travailleur espérantiste, qu’il transforme en une revue exclusivement espérantophone, où il élabore une doctrine « anationale ». Opposant une ligne universaliste à l’internationalisme communiste, celle-ci vise à accomplir la libération du prolétariat dans un cadre affranchi des clivages nationaux. Fondée en 1921, la Sennacieca Asocio tutmonda (Association anationale mondiale, SAT) se dote d’un organe officiel puis d’un hebdomadaire, au mode de rédaction transnational, qui tire jusqu’à quatre mille cinq cents exemplaires. La SAT mène également une politique d’édition dynamique, grâce à plusieurs plans coopératifs durant les années 1920 et 1930. Elle s’oriente progressivement vers l’édition littéraire, les manuels d’espéranto et un ambitieux Dictionnaire complet. Enfin, des initiatives individuelles, comme celle de H. Bourguignon, ami de Célestin Freinet, complètent ce panorama de l’édition espérantiste engagée.

L’édition neutre est en repli après l’abandon du marché par Hachette. En 1919, est fondée une société par actions, la Librairie centrale espérantiste, qui récupère le volumineux stock de Hachette, qu’elle réédite au cours des années 1920 et 1930. Capitalisant sur les succès de Hachette, elle est autant guidée par un souci patrimonial que par une logique commerciale. Également comptoir de librairie, elle accomplit une modeste activité éditoriale, cantonnée au microcosme français. Toutefois, des personnalités de premier plan, comme Gaston Waringhien, Émile Grosjean-Maupin et Raymond Schwartz, prennent le relais de l’édition littéraire par différents moyens : revues, collections éphémères et même, durant les années 1938 et 1939, fictions radiophoniques, qui toutes promeuvent un « usage joyeux de la langue ».

Conclusion

La production éditoriale française en espéranto apparaît d’une étonnante diversité : diversité de formes, de pratiques, de postures, de publics ciblés et d’ambitions affichées. Dès 1901, le milieu espérantiste français, tout en promouvant un espéranto pratique, neutre et instrumental qui s’écarte de l’idéal de Zamenhof, cherche par de multiples voies à instituer un système d’édition officielle, par l’intermédiaire d’acteurs endogènes, tel l’Esperantista Centra Oficejo, ou exogènes, comme Hachette, qui lui offre une visibilité considérable. L’imprimé a alors valeur d’outil de légitimation pour la langue universelle, par l’importation de classiques internationaux, par la publication de revues parrainées par de prestigieuses personnalités, par la production d’une documentation normalisée.

Cependant, les entreprises éditoriales successives tendent très rapidement à s’écarter de cette première impulsion. D’une part, l’espéranto s’émancipe du cadre national, certaines publications, telles que les gvidfolioj de l’Association espérantiste universelle ou les périodiques catholiques et prolétariens, étant le fruit de modes de rédaction transnationaux. Désormais privés du soutien extérieur de Hachette à compter de 1914, les espérantistes mettent sur pied des structures d’édition coopératives qui peinent à atteindre leurs objectifs. D’autre part, l’imprimé permet l’expression de conceptions concurrentes de l’espéranto, inséparables du travail d’édiction de la norme linguistique. En germe dès les années 1903-1905, la polarisation grandissante du champ éditorial aboutit, au lendemain de la première guerre mondiale, à une certaine marginalisation de l’espéranto.

Ainsi, c’est bien à travers cette tension entre forces centripètes, qui permettent à la langue de se structurer, de s’unir autour d’un patrimoine commun et de se diffuser en gagnant en légitimité, et forces centrifuges, qui concourent à la vitalité de la langue par l’expression d’options idéologiques variées, que s’esquisse la singularité de l’espéranto en tant qu’objet éditorial.

Pièces justificatives

Contrats entre Hachette, Louis de Beaufront et Ludwik Lejzer Zamenhof (1901). — Articles de presse de Gaston Moch et Paul Fruictier dans Lingvo internacia au sujet de l’affaire Hachette (1905). — « Déclaration sur l’espérantisme » adoptée au congrès de Boulogne-sur-Mer (1905). — Contrat entre Hachette et Paul Durand, président du conseil d’administration de la Librairie centrale espérantiste (21 novembre 1919).

Annexes

Catalogues des publications des principales structures éditoriales espérantistes françaises (1901-1939). — Recensement de la production espérantophone de l’imagerie Pellerin (1905). — Recensement des scripts de fictions radiophoniques espérantistes conservés à la Bibliothèque nationale de France (1937-1939). — Tableau chronologique des principaux périodiques espérantistes parus en France (1898-1939). — Notices biographiques de figures du mouvement espérantiste français.